

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

15<sup>ME</sup> ANNÉE, No 765.—SAMEDI, 31 DECEMBRE 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 31 DECEMBRE 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Nouvel an, par F. Picard.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Glooscape, par J.-M. Lanos.—Conseils à de jeunes époux.—Poésie : Une héroïne de la charité, par J.-E. Gauthier.—Parce qu'elle n'a pas compris, par Manuel de Grandfort.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Nos gravures, par de Thermes.—Les clés de St-Pierre, par E. Imbert.—Rectification.—Un ange au ciel, par Louise des Lys.—Primes du mois de novembre.—Bibliographie.—Amusements.—L'art culinaire.—Feuilletons : L'orpheline : Rosalba ou les deux amours.—Choses et autres.—Les dames.

GRAVURES.—Les souhaits de bonne année du *Monde Illustré*.—Les étrennes de l'enfant malade.—Un conseil de nouvelle année.—Groupes des membres du Parlement Modèle (ministère libéral).—Les enfants présentant à nos fidèles lecteurs les souhaits de bonheur du *Monde Illustré*.—Gravure du feuilleton.—Rébus.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOUVEL AN

Les jours succèdent aux jours, les mois aux mois, et l'on est tout étonné de voir qu'une année passe, qu'elle a passé comme un éclair : qu'est-ce, en effet, qu'une année disparue dans le gouffre du Temps—et qu'est-ce que le Temps lui-même dans l'immensité éternelle ?...

Heureux ceux qui, jetant un regard en arrière, peuvent se rendre témoignage d'avoir fait le bien !

Heureux ceux qui, fidèles à la mission qu'ils se sont donnée, ou plutôt qu'ils ont reçue de Dieu, ont abandonné la vaine gloire du monde, méprisé ses appels intéressés, quitté leur rang et leur fortune pour se dévouer entièrement aux petits, aux humbles, vivant de leur vie, compatissant à leurs douleurs, séchant autant que possible leurs larmes.

Oh ! qu'il fait bon, quelle suprême jouissance, que de se dépenser pour ceux qui souffrent !

Pouvons-nous, tous, la main sur la conscience, dire que nous avons agi ainsi ?

Hélas ! notre malheureuse nature, un amour-propre déplacé, souvent un orgueil stupide, parfois une réelle dureté de cœur nous ont fait dévier de la voie du devoir : est-ce irréparable ?

\* \* \*

Celui qui aime véritablement, sincèrement, n'a point une date fixe, fatale dirions-nous, pour exprimer ses sentiments ; celui dont le cœur sait, par le temps

qui court, garder la douce fleur de la reconnaissance, n'attend point tel jour, telle fête, pour appeler les bénédictions du Très-Haut sur l'objet de sa gratitude.

Sans doute, il est bon de profiter de jours solennels pour redire ce que l'on ressent chaque jour ; il est excellent de profiter de ces mêmes jours pour dire et prouver, à ceux qui nous ont offensés, combien nous avons oublié ces offenses, pour demander, à ceux que nous-mêmes pouvons avoir froissés, combien nous sommes tristes et repentants de cette faute grave.

C'est ce que nous faisons, c'est ce que nous voulons.

Nous ne nous connaissons pas un ennemi, mais nous pouvons avoir déplu, nous pouvons avoir cédé à un amour-propre mal placé, à un mouvement d'orgueil dont on peut, à bon droit, nous en vouloir. Nous avons peut-être mal agi envers des confrères qui, après tout, ne nous en voulaient pas : pourquoi nous en auraient-ils voulu, ne nous connaissant pas ? — Nous les prions, quels qu'ils soient, de ne point nous refuser le pardon que nous leur demandons, encore ne fussent-ils point de nos convictions. Nous continuerons, certes, à combattre, dans tous les journaux voulant bien nous ouvrir leurs colonnes, les doctrines subversives, mauvaises : mais nous respecterons les écrivains, nous éviterons de les mettre en cause.

Nous sommes heureux, en cette place, à ce moment, de faire publiquement hommage de respect, de dévouement, de filiale soumission à la personne auguste du Souverain Pontife, et par là-même, à la personne de notre Vénéré premier Pasteur S.G. Mgr. Bruchési. Nous avons lu et retenu en notre cœur le magnifique document adressé par Sa Grandeur, le 19 décembre dernier, sous forme de lettre ouverte, à tous les journaux du diocèse. Nous prenons l'engagement, en ce qui nous regarde personnellement, de suivre à la lettre les conseils paternels, les avis pleins de sagesse de Monseigneur : nous n'avons jamais, jusqu'ici, publié ces insanités grotesques sous forme de gravures du crime, du mal, ni rapporté dans nos colonnes aucun de ces détails écoeurants tendant à faire passer de vils assassins, de vulgaires escrocs, pour des victimes ou des héros.

Mais avons-nous fait tout notre devoir de publiciste chrétien ? Trop souvent, arrêté par un suprême découragement ou une crainte irréflective de nous attirer quelque désagrément, n'avons-nous pas gardé le silence quand nous devions protester ?

Notre journal n'est point un journal de polémique : mais ne pouvions-nous, cependant, sans faire de polémique, rectifier quelque point, indiquer la contre-patrie de théories malsaines importées malheureusement de la malheureuse Europe ?

\* \* \*

A tous ceux qui nous lisent ; à tous ceux qui nous ont donné des preuves de leur affection ; à tous ceux qui nous ont prodigué la critique, même avec vivacité ; à tous ceux à qui nous pourrions avoir déplu, nous offrons nos meilleurs vœux et souhaits de bonheur, de prospérité.

Nous prions Dieu de maintenir dans le bien ceux qui ne l'ont point abandonné ; nous prions Dieu de ramener au bien ceux que la souffrance, physique ou morale, a pu en éloigner. Si nous connaissions les raisons qui ont amené chez quelques-uns le murmure, l'incrédulité peut-être, nous serions remplis de pitié, de charité pour eux ! La force de caractère vient parfois s'énoûsser, sombrer même, devant certaines situations et chez des personnes ne connaissant pas assez la religion.

S'il se trouve des mauvais, des méchants, dans n'importe quelle classe de la société ; si nous sommes même témoins de faits avérés d'hypocrisie, ne devons-nous pas, avant tout, nous rappeler que la religion n'est point coupable de ces faits, et que les commandements de Dieu et de son Eglise concernent le riche comme le pauvre, le savant autant et plus que l'ignorant, le noble comme le roturier, le prêtre comme le fidèle ?

Dieu, à l'encontre des hommes, n'a point deux poids ni deux mesures : le roi le plus puissant, le tyran le plus redcuté, est moins à ses yeux que la vermine

la plus repoussante, s'ils violent les lois divines et humaines—nous voulons dire, les naturelles.—Cette pensée ne suffirait elle pas, à celui que l'amertume envahit, à celui qui se sent pris d'aigreur contre la société parce qu'il se croit délaissé, humilié, ne lui suffirait-elle pas, disons-nous, à le rendre plutôt plus ferme dans la pratique de notre divine religion ?

Si ces pauvres égarés ont souffert, croient-ils que seuls ils ont eu à souffrir ? Savent-ils ce qui ce passe chez les autres ?

Aidons-nous mutuellement, soutenons-nous l'un l'autre, mais surtout aimons nous. Aimons ceux qui nous aiment ; aimons davantage encore ceux qui ne nous aiment pas, ceux qui nous abaissent, ceux qui nous humilient, et par dessus tout ceux qui nous outragent. Que sommes-nous pour oser les haïr ? Que serions-nous même avec une couronne sur le front, si nous sommes assez vils pour ne pas pardonner, pour ne pas prier pour ceux qui nous offensent ?

Que tous nos chers abonnés, que tous nos chers lecteurs soient heureux ! Que l'aurore du XXe siècle soit aussi l'aurore du règne universel de l'Amour, de l'union intime de tous les peuples, de toutes les âmes, avec le Pape, afin qu'il n'y ait plus, enfin, qu'un seul troupeau, un seul Pasteur.

Nous comprendrons alors la devise du successeur de notre auguste Pontife Léon XIII, devise si admirable, si pleine de promesse de charité en ses deux mots : *Ignis ardens !*

*F. Picard*

## A BATONS ROMPUS

Salut ! lecteurs, pour l'année qui finit et pour celle qui commence. Cette dernière, vous le savez, sera le couronnement du XIXe siècle. Comme cela nous fait vieux, et qu'il s'en est passé des choses abracadabrantes durant ce siècle qui râle !

Pour n'en citer qu'une, laquelle semble devoir passer à l'état de paroles bien mortes, nous sommes loin du temps où un guerrier audacieux s'écriait : "Soldats ! du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplant."

Le *sic transit gloria mundi* trouve bien sa place ici, n'est-ce pas ?...

Oh ! comme il doit souffrir ce guerrier, du haut de sa dernière demeure, puisque les morts vivent ! Il doit être cependant une grande consolation à sa grande douleur : c'est que sa prophétie, lui, l'homme à longue vue, a eu un commencement de vérité : "Avant cent ans, l'Europe sera Républicaine ou Cosaque."

De là les haines inexplicables, non contre la France, car ils savent bien tous qu'ils ne pourraient vivre sans la France, pas plus que le monde ne pourrait exister sans la papauté, mais leur haine est surtout dirigée contre la République Française, cette grande victoire moderne. Voilà pourquoi la France supporte bien des choses, imitant en cela le Christ, dont elle est encore malgré tout le sergent. Aussi attend-elle avec courage et patience les assises universelles de 1900 pour s'écrier du haut de l'église du Sacré-Cœur :

"Peuples ! Contemplez l'œuvre de la Civilisation, du Progrès et de la Paix !"

\* \* \*

En effet, la République semble être appelée à régénérer certains gouvernements monarchiques avachis, tout comme le Christianisme a régénéré le monde.

Et pourquoi pas ?... Ainsi, représentez-vous toute la race latine devenant républicaine et accomplissant l'œuvre que les monarchies ont eu la lâcheté de ne pas faire.

Quelle est cette œuvre ?... Le rétablissement du Pape sur son trône temporel...

Quelle force, lecteurs, et si je mentionne le fait c'est qu'il en a déjà été question en haut lieu. Ah ! c'est

que nous sommes à une époque de progrès et de conciliation qui fait que le Pape, dans sa sagesse, accepte, sanctionne certains règlements et bénit les républicains.

\* \*

Les choses de France nous apparaissent toujours comme à travers des verres grossissants. Ainsi, j'entends souvent dire que la France est dégénérée, qu'on n'y aime pas la famille et tant d'autres balivernes. Ces gens-là ne connaissent pas la France. Or, je prétends qu'en France on aime plus la famille qu'en Angleterre et qu'aux Etats-Unis. En France nous avons le système de dot et d'héritage égal pour les enfants. C'est ce qui les tient attachés au foyer, resserre plus intimement les liens de la famille et n'en fait pas des colonisateurs. (\*)

Ailleurs, presque encore adolescents, on les envoie comme un colis à destination d'une colonie quelconque et là ils se cherchent un *home*. Je ne parle pas bien entendu de certaines vieilles familles, rare exception qui ont conservé les traditions familiales.

En France, — c'est peut-être ridicule mais vous ne pouvez pas refaire le sentiment d'un peuple, — on se sépare rarement des siens, sans y penser quinze jours avant et quinze jours après. Un exemple entre mille.

Un jour que je parlais en voyage, j'avais oublié mes gants. Une vieille tante s'en aperçut, et courant après l'omnibus qui m'emportait, elle tomba et se cassa la jambe. Comme on la blâmait de son zèle, elle n'eut d'autre réponse, — réponse héroïque, — que celle-ci : "Le pauvre petit — j'avais vingt ans — se serait enrhumé, s'il n'avait eu ses gants..." Ailleurs, on aurait dit : "il s'en achètera une paire."

Comme on peut juger des sentiments d'un peuple par ses petits détails, j'ai cru devoir mentionner ce fait.

\* \*

Si le sentiment de famille n'existe pas d'une manière égale chez tous les peuples, je crois qu'il est uniforme dans le cœur de chaque père et de chaque mère. Ainsi dernièrement, lors de son arrivée au Canada, un illustre personnage avait son fils malade. Le distingué voyageur refusa toute réception officielle, mais à la tombée de la nuit, il n'eut rien de plus pressé que d'aller s'agenouiller dans une église. Nul doute qu'il allait prier pour son fils. Cet illustre personnage, c'est Son Excellence Lord Minto, notre nouveau gouverneur-général, duquel nous disions en 1886, dans *Les Voyageurs Canadiens à l'expédition du Soudan* : "Lord Melgund, secrétaire du gouverneur-général, quoique ne faisant pas partie des "Voyageurs Canadiens," voudra bien nous permettre de mentionner ici son nom, pour le zèle, le dévouement, la bienveillance avec lesquels il a participé à l'organisation du "Contingent Canadien."

En rappelant ce fait, nous n'avons d'autre but, et nous sommes sûr d'être l'interprète des bateliers Canadiens, que de prier Son Excellence de daigner agréer nos souhaits de bienvenue et de joyeux avènement.

\* \*

L'héroïsme proverbial que les braves pompiers de Montréal ont montré, lors de l'incendie de l'établissement Greenshield, nous remet au cœur une idée que nous avons déjà prônée. Ce serait de leur voir offrir, au moyen d'une souscription publique, une bannière ou un drapeau brodé par les mains de fée des dames de Montréal.

Ce drapeau, en soie rouge, porterait en lettres d'or les actes héroïques de la brigade et les noms des "braves tombés au champ d'honneur."

Nous soumettons respectueusement l'idée à Madame la Mairesse, déjà donatrice d'un drapeau aux cadets du Mont Saint-Louis.

\* \*

Une idée de circonstance pour finir.

Les visites de premier de l'An, ayant une tendance

à se perdre, je crois qu'il serait très pratique que chaque personne, le 1er janvier, à une heure fixée par proclamation du Maire, descende sur la rue, devant sa porte, prenne la main de son voisin et lui donne le baiser de paix que chacun se transmettrait.

! Son Honneur le Maire pourrait donner le signal.



## GLOOSCAPE

CONTE DE NOEL

*Enfants, le discours languit  
Rarement dessous le gui,  
Tandis qu'en la casserole  
La dinde cuit et rissole ;*

*Tandis qu'on met le couvert  
Sous le buisson de houx vert  
Qui porte les rouges baies  
Et sent comme les huies ;*

*Tandis que dans le foyer  
L'ouragan fait flamber,  
A coup de brise méchante  
La bûche qui rit et chante.*

*Or, puisqu'il faut à mon tour  
Dire un conte, qu'alentour  
Du feu l'on forme la roue,  
De crainte que je m'enroue.*

*C'est un conte du vieux temps,  
Conte de plus de cent ans,  
Que vous aimerez, j'espère.  
Je l'appris de mon grand-père.*

\* \*

*Le Grand-Esprit qui s'appelait Glooscap,  
Vivait alors sous une forme humaine  
Dans un wigwam à la cime d'un cap.  
L'Acadie était son domaine.*

*De Blomédon où son wigwam fumait,  
Son œil nequait embrassait tout à l'aise,  
Les lacs, les bois et la mer qui dormait  
Sans ride, au pied de la falaise.*

*Glooscap était léger comme l'élan ;  
Il ignorait la vieillesse alourdie,  
Et ses cheveux, noirs comme le milan  
Avaient vu naître l'Acadie.*

*Parfois visible et quelquefois voilé,  
Il dirigeait les flèches indiennes,  
Selon le vœu qu'on avait formulé,  
Au cœur des guerriers ou des rennes.*

*Parfois aussi, sifflant ses deux chiens-loups,  
Il s'en allait, comme l'aigle de l'aire,  
Punir le mal en dieu fort jaloux  
Et terrible dans sa colère.*

*Alors, un vent de tempête couchait  
Au ras du sol la forêt gémissante,  
Et l'Indien effrayé se cachait  
Dans une attente frémissante.*

*Sa voix roulait de vallon en vallon,  
Et ses regards étaient des étincelles ;  
Sur l'océan son souffle d'aiglon  
Chavirait bateaux et nacelles.*

*Son tomahawk frappait tout ce qui vit,  
Ouvrait d'un coup un fleuve en la campagne,  
Il frappait et l'océan asservi  
Coulait du sein de la montagne.*

*Quand tremblant l'homme avait crié " Pardon,"  
Quand il s'était jeté la face en terre  
Devant le dieu qui règne à Blomédon  
Dans la terreur et le mystère,*

*Alors calmant ses doques furieux.  
L'onde et les vents qui lui prêtaient leur force,  
Glooscap rentrait, vengé, victorieux  
En son vaste wigwam d'écorce.*

*Et les tribus fumaient les calumets  
De paix ensemble, à l'ombre des érables  
Et faisaient vœu sur les plus hauts sommets  
D'enterrer leurs fers misérables.*

*Glooscap, alors, redressait les pins tors,  
Reverdissait le maïs dans la plaine  
Et par les bois rappelait les castors  
Et les bisons à longue laine.*

*A certain jour, au cap de Blomédon,  
Pour égayer sa tristesse d'ermite  
Le dieu voulait qu'on formât le cordon  
Tout à l'entour de la marmite.*

*Ah ! quel, repas, enfants : des daïms entiers  
Et des saumons longs de plus de deux aunes,  
Et l'hydromel qu'on buvait par setiers  
Dans des cornes de buffle jaunes.*

*Assis en cercle autour d'un feu de pin,  
A la façon des tribus indiennes,  
On écoutait, au dessert, un devin  
Dire des légendes anciennes.*

*Les jeunes gens dansaient sous les ormeaux  
Sans chaperons pour entraver leur aise,  
Pendant qu'au feu les squaws contaient leurs maux  
Tout en fourgonnant dans la braise.*

*Mais, un jour vint changer tous ces destins ;  
Adieu wigwam, adieu la casserole,  
Adieu la danse, adieu les gros festins ;  
Le Blomédon est sans parole.*

*Dans ce temps-là, l'homme blanc s'installait,  
Race perfide, en ces mêmes parages,  
Et de dégoût notre dieu s'en allait :  
Il fit de pierre ses deux doques.*

*Glooscap, ait-on, reviendra dans mille ans,  
Pour s'assurer si dans son Acadie  
Règnent toujours avec les hommes blancs,  
L'injustice et la perfidie.*

\* \*

*Quand armé de pied en cap  
Reviendra le dieu Glooscap,  
N'ayons point l'âme enlaidie  
Par la noire perfidie,*

*Sachons les lois de l'honneur,  
Sachons le prix du bonheur.  
Une bonne conscience  
Est la première science.*

*Pour ce repas annuel,  
A la table de Noël  
Apportons un cœur sincère  
Que nul mal moral n'ulcère !*

*Et maintenant, mes amis,  
Voyez, le couvert est mis,  
Et la dinde delectable  
Fume au milieu de la table.*

*Tisonnons la bûche un peu.  
Puis tournons le dos au feu,  
Et comme la table est prête,  
Mon conte est dit ; je m'arrête,*

NOTE EXPLICATIVE : Les indiens de la Nouvelle-Ecosse, croient que le Grand-Esprit, Glooscap a autrefois vécu en Acadie. Blomédon était son séjour ; le lac de ses castors était le bassin des Mines ; il fendit la montagne du Nord pour faire passer la marée. A l'arrivée de l'homme blanc, qui le dégoûta par sa perfidie, il s'en alla, après avoir jeté son chandron dans le bassin des Mines, ce qui forme aujourd'hui l'île Spencer, et après avoir changé ses chiens en rocs. On s'attend à le revoir.



## CONSEILS A DE JEUNES EPOUX

Au début, se contenter de peu.  
Ne pas regarder les maisons plus riches et ne pas envier leurs somptueux mobiliers.  
S'efforcer de conserver une indépendance parfaite et se garder des dettes, sous toutes les formes.  
Eviter l'erreur trop fréquente de commettre l'imprudence de "commencer quand les parents finissent".

Etre toujours gai dans l'intérieur de la famille, malgré les ennuis que peuvent causer les affaires et les difficultés de l'existence.

Se rappeler que l'opinion des autres importe peu, pourvu que vous soyez satisfaits de vous, que vous ayez conscience d'avoir accompli votre devoir et que vous imitez vos dépenses suivant vos moyens.

(\*) Nous laissons à notre aimable correspondant la responsabilité de son affirmation, contredite par les grands économistes sociaux, Leroy-Beaulieu, etc.—La Réd.

## UNE HÉROÏNE DE LA CHARITÉ

*La charité, toujours, engendre l'héroïsme  
Toujours, la charité, sans fard, sans fanatisme,  
Étonne les humains par quelque noble action.  
Aider les malheureux, voilà bien la fonction  
De cet ange du ciel, à la blanche cornette,  
De la modeste sœur que souvent l'on rejette.  
Mais que quelqu'un l'insulte, ah ! c'en est trop vraiment  
Pour tant, sans s'émouvoir, sublime dévouement,  
Elle accepte le fiel dont Jésus l'abreuve,  
Et demande quand même. Ecoutez-en la preuve :  
On était en décembre et la neige tombait ;  
De demeurer en demeure, une humble sœur quêtait,  
" Pour les déshérités, un sou " redisait-elle.  
Et quelque âme pieuse, ouvrant son escarcelle,  
Donnait un jaune écu : mais, toujours recevoir,  
Sans être rebuté, qui sait plus vain espoir ?  
Chez un riche seigneur, en poursuivant sa route,  
Elle entra se disant : " De mes pauvres sans doute,  
Ici je recevrai de quoi quérir les maux."  
Tout bas elle pria, mais dès les premiers mots,  
Celui qui se voyait choyé de la fortune,  
Et, tout en lui lançant un regard de dédain,  
Comme elle la tendait, il lui cracha dans la main.  
O malice inouïe, horreur inconcevable !  
Sans perdre un seul instant son calme inaltérable.  
" Cette insulte est pour moi " dit la vaillante sœur,  
" Et j'en ronds grâce à Dieu " Puis, la main sur son cœur  
Et présentant la gauche, à sa mission fidèle :  
" Pour les déshérités, maintenant ", lui dit-elle.*

J. E. GAUTHIER.

## PARCE QU'ELLE N'A PAS COMPRIS

Madeline, 23 ans.  
Pierre, 28 ans.  
Sur la terrasse d'une villa au bord de la mer. Le flot monte.  
Derrière les falaises sombres, une lune très claire apparaît.  
Madeline, toute vêtue de blanc, enfantine et fragile, est à demi-couchée sur un rocking chair. Pierre, robuste, fort, hâlé, est assis près d'elle.

Pierre, regardant Madeline.— Vos bras sont nus. Votre cou aussi... La rosée tombe... Vous allez vous enrhummer.

Madeline.— Il fait très chaud.

Pierre.— Les plantes sont toutes mouillée... Le bois de la balustrade est humide... C'est dangereux.

Il se lève, prend sur un fauteuil une mante et la pose sur les épaules de Madeline.

Madeline, s'enveloppant.— Merci... Il me semble... à nous voir tous les deux seuls... que nous sommes redevenus enfants... vous et moi : comme nous étions heureux ! Vous en souvenez-vous encore de ce temps-là ?

Pierre.— Oui... Et vous ?

Madeline.— Oh ! moi... J'y pense toujours... Vous étiez si bon pour moi... Un grand frère... Le plus attentif des frères... D'ailleurs, nos mères étaient sœurs.

Pierre.— Elles s'aimaient...

Madeline.— Nous aussi nous nous aimons.

(Silence).

Pourquoi ne parlez-vous pas ? Comme vous êtes silencieux ! Vous n'êtes pas fâché avec moi ?

Pierre.— Fâché ?... Pourquoi ?...

Madeline.— C'est que je vous trouve si changé !

Pierre.— J'ai vieilli.

Madeline.— On ne vieillit pas en aussi peu d'années...

Pierre.— Vous trouvez que c'est peu, six ans ?...

Madeline.— C'est vrai... six ans !... six ans !... déjà que vous êtes parti... Et vous n'êtes pas revenu... pas même pour mon mariage... Vous auriez bien pu me faire le plaisir d'y assister.

Pierre, sèchement.— J'avais reçu l'ordre de rejoindre mon régiment.

Madeline.— Oui... mais après... quand vous êtes revenu de cet horrible pays si lointain... Vous avez été passer votre congé je ne sais où... au lieu de venir chez moi...

Pierre.— Je ne connaissais pas votre mari.

Madeline.— Il était très bon... Vous l'auriez aimé.

Pierre ne répond pas... Ses yeux demeurent obstinément fixés sur la mer dont les lourdes vagues créées d'argent s'approchent d'eux.

Madeline, avec hésitation et d'une voix émue.— Je vous demande pardon... Mais je crains... je crains que vous n'avez eu un chagrin dans votre vie... Une grande douleur... Vous ressemblez si peu à ce que vous étiez autrefois... (tendrement) Pierre... si vous êtes malheureux... il faut me le dire...

Pierre, froidement.— Vous le dire ? Pourquoi donc ?  
Madeline.— J'essaierai de vous consoler...

Pierre.— Vous ne le pourrez pas... Et puis... Et puis ne remuons pas le passé... Voulez-vous ?

Madeline, un peu froissée.— Alors... oubliez-le vous-même... et ne soyez pas si triste... Cela me fait tant de peine... de vous voir triste.

Pierre se penche et effleure de ses lèvres la main qu'elle lui tend.

Madeline, continuant.— Je suis votre sœur... votre meilleure amie... Quand j'étais enfant, je vous préférais à tout... Je vous racontais mes chagrins... et mes joies aussi... Je ne vous quittais pas... Dites, Pierre... vous rappelez-vous le jour où pour la première fois on m'a relevé les cheveux et mis une robe longue ?... Nous allions dîner chez grand'mère... Vous avez été si surpris de trouver tout d'un coup une belle demoiselle dans la petite fille de la veille... que vous n'avez pas voulu m'embrasser... et, au lieu de me prendre par la main... comme d'habitude... vous m'avez offert votre bras... ma tante a ri et maman s'est fâchée. Vous vous en souvenez ?

Pierre.— Oui.

Madeline.— Je suis contente que vous ne l'avez pas oublié... parce que... j'étais très heureuse ce jour-là... et très fière d'être traitée par vous comme une grande personne...

Pierre.— Vraiment ?

Madeline.— Oui.

Pierre se lève... marche quelques instants ; puis revenant vers Madeline, il lui touche légèrement l'épaule...

Pierre.— Vous avez une excellente mémoire... Et dites-moi... Vous souvenez-vous aussi d'une chose... Il y a dix ans justement à cette même époque... C'est presque un anniversaire.— Je parlais pour l'Afrique... Nous étions restés seuls dans la salle à manger... Ma mère terminait mes préparatifs...

Madeline, interrompant.— Si je me souviens !... Jc vous vois encore très pâle... Moi je pleurais... Je ne pouvais me consoler... Il me semblait que vous alliez vers la mort...

Pierre, gravement.— J'y allais, en effet... Nous étions donc tous deux auprès de la grande baie tapissée de roses...

Madeline.— J'en pris une et je vous la donnai... après l'avoir embrassée... Qu'en avez-vous fait de cette pauvre fleur ?

Pierre.— Je l'ai gardée... Mais dites-moi... quelle parole vous ai-je dite... tandis que vous pleuriez ?

Madeline, le regardant avec étonnement.— Quelle parole ?

Pierre.— Oui.

Madeline.— Je ne sais pas.

Pierre, amèrement.— C'est bien cela... Vous l'avez oubliée...

Madeline.— Oubliée ? Non... Je ne l'ai pas entendue. Dites-là moi...

Pierre.— Je l'ai oubliée... moi aussi.

Il s'éloigne d'elle.

Madeline.— Si vous l'avez oubliée, pourquoi m'en parlez-vous ? Comme vous êtes étrange !

Pierre.— J'aurais désiré que vous vous en fussiez souvenue de vous-même... D'ailleurs... cela est sans importance.

Madeline se lève et va près de Pierre. Elle passe son bras sous le sien et tendrement fixe sur son visage ses beaux yeux attristés.

Madeline.— Pierre... on dirait que tu m'en veux de quelque chose... de quelque chose que j'ignore... Je le sens... tu es fâché avec moi... que t'ai-je fait ? Dis-le...

Pierre se dégageant.— Laisse-moi... Laisse-moi...

Madeline.— Non... pas avant que tu m'aies dit ce que tu as dans l'âme...

Pierre.— Que t'importe ? Mes chagrins ne te regardent pas...

Tu es une enfant... Tu ne sais rien de la vie... ta curiosité est inutile... elle est même cruelle... N'insiste pas.

Madeline d'une voix tremblante.— C'est bien... garde ton secret... Je rentre, Bonsoir, Pierre.

Pierre.— Bonsoir, Madeline.

Tandis que Madeline monte les degrés de l'escalier qui la conduit à la maison, Pierre se retourne et la suit du regard. Au moment où elle va entrer il la rappelle :

Pierre.— Madeline ! Reviens... Pardonne-moi... J'ai été brutal avec toi...

Il s'avance vers elle. Toute blanche sous la clarté céleste, elle descend vers lui et s'appuie à son bras.

Pierre.— Il faut beaucoup pardonner à ceux qui ont beaucoup souffert... et j'ai beaucoup souffert... et je souffre encore... et je souffrirai toujours... Toute ta chère tendresse est impuissante à me consoler...

Madeline.— Pauvre Pierre.

Pierre.— J'ai perdu une femme que j'aimais ardemment... que j'avais cru être mienne pour la vie...

Madeline, d'une voix à peine distincte.— Elle est morte ?... Elle est morte celle que tu aimais ?

Pierre.— Morte ? oui... bien morte...

Madeline, avec élan.— Tu l'aimais... et elle est morte ? Que je la plains d'avoir été aimée par toi... et de t'avoir quitté !

Pierre.— C'est moi qu'il faut plaindre...

Il la conduit vers son fauteuil ; la fait asseoir et se place près d'elle. La mer se lamente en se brisant sur les rochers qu'elle couvre de son écume, cependant que belle et pure la lune monte au zénith.

Pierre, regardant Madeline.— Comme tu es pâle... Tu ressembles à un lys... tes mains sont glacées... Oublie ce que je t'ai dit... Ne parlons plus de moi... Ma vie est finie... La tienne commence à peine... Que vas-tu faire maintenant que nos mères sont... parties... que tu es... veuve... si jeune, si délicate... que vas-tu faire ?

Madeline.— Je n'en sais rien... Tu es mon seul parent... mon seul ami... conseille-moi...

Pierre.— Tout à l'heure... Pas avant que tu te sois souvenue de ce que je t'ai dit... le jour de mon départ.

Madeline, avec étonnement.— C'est donc bien grave, que tu y tiennes tant !

Pierre.— Très grave.

Il lui prend les deux mains.

Madeline, cherchant à se rappeler...— Tu m'as fait promettre de t'écrire...

Pierre.— Oui, après ?

Madeline.— Après tu m'as dit : " Adieu, Madeline..."

Pierre, anxieux.— Et puis, et puis...

Madeline.— Eh puis ?... ah ! oui... tu as ajouté : " Attends-moi "... (Joyeusement) : Oui... oui... c'est bien cela... tu as dit : " Attends-moi " Comme si je pouvais faire autrement que t'attendre.

Pierre serre févreusement les mains de Madeline, la fixe d'un regard si profond qu'elle en est troublée. Une pensée d'abord confuse s'éveille dans son esprit, grandit, et tout d'un coup l'éclaire.

Madeline, très pâle, les yeux dilatés, les lèvres entr'ouvertes.— Pourquoi me regardes-tu ainsi ?... Tu me fais peur... Ce serait trop cruel... Je me trompe, n'est-ce pas ? Tu n'as pas voulu dire...

Pierre d'une voix à peine reconnaissable.— Je t'avais dit " attends-moi " Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ? Pourquoi ?

Madeline, désespérée.— Je n'ai pas compris... Je n'ai pas compris... J'étais une petite fille... Il fallait m'expliquer... Et puis nos mères... nos mères m'ont mariée si vite, si vite... Je n'ai pas compris !... Ah ! Pierre... Pierre mon bien-aimé !... Je n'ai pas compris.

Elle éclate en sanglots.

Tout le passé s'écroule dans cette minute suprême où ils se retrouvent enfin... Ils n'ont plus le désir de parler... Ils savent qu'ils s'aiment, qu'ils se sont toujours aimés à travers les années écoulées... La lune limpide couvre la terre et la mer de sa clarté sereine. Le flot s'éloigne. Une brume légère se lève au creux des falaises, tandis que l'un contre l'autre, les deux amants pleurent... La Joie et la Douleur s'expriment par des larmes.

MANUEL DE GRANDFORT.

# NOTRE PAGE MUSICALE

## POLONAISE

CARL HEINS.

Allegretto

The musical score is written for piano and consists of six systems of two staves each. The key signature is two sharps (F# and C#) and the time signature is 3/4. The tempo is marked 'Allegretto'. The score includes various musical notations such as dynamics (piano, mezzo-forte, forte), articulation (accents), and fingerings. The piece features a mix of melodic lines and rhythmic accompaniment, with some sections showing complex patterns and trills.



LES ÉTRENNES DE L'ENFANT MALADE

## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 4 décembre 1898

Quelle douce et belle température nous avons aujourd'hui !

— C'est avril qui vient visiter décembre. Et c'est peut-être d'un bon augure ?

Aussi, les jardins sont tout fleuris de jolies femmes. Les bébés et les fillettes battent des mains de plaisir, en trottinant dans le Luxembourg. C'est comme une répétition générale de la fête du printemps que mars et avril nous préparent.

Les oiseaux chantent gaiement et les feuilles, qui restent, valsent dans la brise printanière. Roses et violettes s'étalent à tous les coins de rues. Chacun en a, qui à la boutonnière de son habit, qui à son gentil corsage. Et le vent, qui arrache quelques pétales, va courant au-dessus de Paris. De partout s'élève une clameur de joie. La grande ville est heureuse ; elle croit avoir dérobé ce printemps hâtif à Nice qui va la boudier. Le plaisir spirituel débite de jolis mots qui demain, dans les faits-divers des journaux, feront le tour de la France.

Les petits bateaux-mouches glissent sur la Seine, bondés de gens, allant revoir les campagnes désertes dont les bois s'agitent sans frissons par le beau temps d'aujourd'hui.

On se demande ! " la chaleur de Paris ferait-elle peur à l'hiver ? "

Et les gracieuses parisiennes sourient !

\* \*

Notre très sympathique ami, M. Edouard Richard, ancien député, et actuellement en mission pour les

archives historiques du Canada, va quitter Paris dans quelques jours. Il retourne à Ottawa, après dix-huit mois de laborieuses recherches.

De sorte que, un à un, ils partent tous, nos vieux canadiens de la Société Canadienne de Paris.

M. Richard, qui s'est fait de puissants amis parmi les hommes les plus distingués de France, ne nous dit pas adieu, mais *au revoir*. — *A bientôt*, espérons nous.

\* \*

Je cueille ces lignes dans un journal d'hier :

*La langue internationale.* — M. Havelock Ellis, qui fut secrétaire de la section anglaise du congrès médical de Saint-Petersbourg, vient de publier, dans une revue russe, un article sur la langue internationale de l'avenir.

L'éminent critique — on sait, en effet, qu'outre ses études biologiques, telles que *Man and Woman*, *Psychology of sex*, M. Ellis est l'auteur d'études de philosophie et de littérature, *The New Spirit Affirmations*, par exemple — est convaincu de la nécessité d'une langue commune et accessible à tous.

Une langue internationale faciliterait les relations et fortifierait les sympathies entre les différents pays civilisés. Mais il faut que ce soit une langue vivante — et bien vivante. Le latin et le grec sont morts. Le volapük, l'esperanti, c'est quelque chose de pire, une langue artificielle.

L'espagnol ferait-il l'affaire ? C'est, dit M. Ellis, la plus simple et la plus logique des langues de la famille romane. Serait-ce le russe, parlé sur une vaste étendue, et qui, selon lui, est appelé à jouer un rôle historique ? Mais c'est une langue si difficile et peu concise.

Pour ce qui est de l'anglais, voici les conclusions de M. Ellis :

" C'est la Grande-Bretagne qui occupe la première place dans le monde par le nombre de ses bégues. Suivant toute probabilité, la langue est la cause même de cette regrettable supériorité. Les Chinois, qui pos-

sèdent une des langues les plus rythmiques ne béguaient jamais. Nous ne pouvons pas pourtant admettre que cette déféctuosité de la langue vienne d'un défaut organique de notre système nerveux. "

M. Havelock Ellis insiste plus loin sur ce fait qu'en Angleterre les hautes classes de la société parlent tout autrement que le bas du peuple. " La langue anglaise ne peut donc avoir, en dehors des transactions commerciales, le caractère d'une langue internationale. C'est un des résultats de la situation insulaire tant vantée de notre pays. "

Finalement, M. Havelock Ellis opte pour la langue française.

Mme Marie Laurent reprendra, demain, au Théâtre-Antoine, le rôle qu'elle jouait dans *Britannia*, il y a cinquante ans !

Mme Laurent joua pour la première fois en 1838. Elle avait, alors, treize ans.

Sa mémoire est un musée de souvenirs. Elle sait l'histoire des grands-pères de ses admirateurs d'aujourd'hui !

\* \*

Sommaire du numéro de décembre de la *Revue des Deux-Frances* :

Y a-t-il une noblesse française, par le vic. A. de Royer ; Deux poésies, par P. Cheuvel ; Les guerres de la Révolution française, par F. Brunetière ; Tristesse mal rimée, par A. Fleury ; Echos de Paris, par A. Steens ; Chronique des Deux-Frances, par R. Brunet ; Chronique américaine, par A. Bourbonnière ; *Sic vos non vobis*, par H. de Gourdouville ; Le Pôle Sud est découvert, par B. Gadobert ; Les colonisateurs, par B. Sulte ; Vent d'automne, par N. Herblay ; Consolation, par J.-H. Legaule ; La mode ; Gravures, portraits, etc.

On voit, par ce sommaire, que le vicomte de Roger continue, dans la *Revue des Deux-Frances*, la redoutable campagne qu'il avait commencée dans la *Revue des Revues* et qui a fait tant de bruit en France. Cette fois, c'est sur les marquis qu'il tire. Gare à messieurs les faux nobles !

M. Gadobert affirme, d'une manière très intéressante, que le pôle Sud est découvert. Et il apporte des preuves sérieuses.

*Edouard Brunet*

## NOS GRAVURES

NOTRE FRONTISPICE

Notre jeune artiste photographe, M.J.A. Dumas, 112, rue Vitré, à Montréal, a voulu continuer les traditions de notre journal, et offrir, à nos aimables lectrices, à nos bienveillants lecteurs, le plus joli bouquet de fleurs comme cadeau de Nouvel An.

Que ce cadeau soit agréable à chacun !

Qu'il inspire, aux parents, la résolution d'être fidèles à leurs devoirs, et d'élever chrétiennement ces chers petits anges qui ne leur sont que prêtés et dont ils devront rendre compte à Dieu plus tard. Si la jeunesse était plus instruite dans la religion, dans la connaissance du petit catéchisme — et nous prétendons, d'accord en cela avec de grands savants qui n'étaient pas religieux du tout : Théodore Jouffroy, Jules Simon, Voltaire même et tant d'autres, nous prétendons que cette science est la clé de toutes les autres — si la jeunesse était ainsi élevée, on ne s'attirerait pas des reproches dans le genre de ceux que Mgr Bruchési a dû faire par sa lettre ouverte du 19 décembre dernier.

Que les enfants restent toujours, de leur côté, soumis et respectueux : leurs parents tiennent la place de Dieu, qu'ils ne l'oublient pas.

Tels sont nos vœux de bonne année ; nous croyons que par là le bonheur règnera dans toutes les familles, par conséquent dans tout l'Etat.

PARLEMENT MODÈLE

Nos jeunes étudiants viennent de clore leur session du Parlement Modèle. On se rappelle que les libéraux avaient le pouvoir ; de sorte qu'en ce mois de

janvier, à la reprise des séances, ce seront les conservateurs.

Notre aimable jeunesse a bien raison de se familiariser avec l'art de la parole : ces Parlements Modèles, ou autres sociétés de même genre, sont de véritables écoles d'éloquence.

Nos jeunes amis nous permettront une observation, qu'ils savent d'ailleurs venir d'un ex-condisciple... peut-être très *ex*, mais dont le cœur, du moins, ne varie pas, n'est pas *ex*.

Dans toute discussion, qu'ils sachent rester dignes ; qu'ils n'y mêlent jamais la personnalité, qui n'a rien à voir dans les affaires publiques.

Non seulement c'est un vulgaire principe de charité, mais c'est encore une nécessité absolue de tact, de convenance.

La personnalité, presque toujours, est triviale souvent, hélas ! elle dégénère en injures ! Et l'outrage, nos excellents amis le savent, c'est l'argument de celui qui n'en a pas.

## LECTURE DES VŒUX

Déjà, nous l'avons dit, notre frontispice est un bouquet de fleurs à l'adresse de nos bienveillants lecteurs : mais voici que d'autres enfants, plus grands, s'avancent avec de vraies fleurs... sur l'image, et avec un compliment à nos aimables lectrices, à nos chers lecteurs.

Laissons notre petit orateur continuer sa lecture : elle durera toute une année, prouvera ainsi à nos abonnés que nos vœux et souhaits de bonne année ne sont pas d'un jour fixe, mais de tous les jours de l'année.

## LES ÉTRENNES DE L'ENFANT MALADE

Un pleur, dans toutes ces fleurs : tant il est vrai de dire que toute joie est accompagnée d'une peine !

Voyez-vous, cette aimable petite fille (est-ce que le cœur, l'amour, ne sont pas la nature même de la femme ?) apportant des jouets à son petit frère malade pour son nouvel an ?

Que cela fait donc de bien, par ce temps d'égoïsme à outrance, atteignant, je le crains, jusqu'aux enfants !

Mais quand la jolie jeune fille s'en va, riche, heureuse, comblée de tout, s'asseoir auprès du petit pauvre, malade des suites de privations, et lui dit :

— Mon petit chéri, tu pleures : je vais te consoler. Tu as faim : je veux que tu manges. Tu as froid : je vais te faire faire du feu. Tu es tout triste parce que tu n'as pas de jouets : je veux partager les miens avec toi. Tu veux être aimé, tes pauvres parents n'ont pas le temps de te caresser : viens, que je te donne mon plus doux baiser, toi, mon petit frère, toi, l'image du petit Jésus !...

Ne pensez-vous pas que cela soit de nature à arrêter la malédiction sur les lèvres du pauvre que l'on bafoue, que l'on humilie ?...

## CONSEIL DE NOUVEL AN

Enfin, la série de gravures de ce numéro se termine par un tableau peu récréatif—mais combien utile, nécessaire même ?

Les voyez-vous, occupés à saper l'ordre, la religion ? Les voyez-vous courir vers la fortune, les uns en volant, les autres en tuant, d'autres encore par des moyens différents ?

Et puis ?...

Après ?...

Après !... quelle parole terrible ! Après !... Il faudra s'arrêter : la grande niveleuse est là, son heure vient ; que l'on résiste ou non, que l'on blasphème, qu'on supplie, elle fauchera !...

Employons donc utilement notre temps : utilement pour nous, sans doute, mais utilement pour notre prochain.

“ Le verre d'eau donné de bon cœur en mon nom, dit Notre Seigneur, aura sa récompense plus tard. ”

J'ai vu souvent que la récompense arrivait dès cette vie.

Puissiez-vous l'éprouver, tout en obtenant en outre la suprême récompense

DE THERMES.

## LES CLÉS DE SAINT-PIERRE

LÉGENDE PROVENÇALE

Un jour que le travail chômait, saint Pierre sortit pour se délasser un tantinet devant le seuil du saint Paradis.

Juste, il se fait qu'il rencontre le diable qui, sans cesse, y vient rôder pour ennuyer les élus de Dieu jusque tant qu'ils y soient entrés.

Saint Pierre. —Tiens ! Cornu, que fais-tu là ?

Le diable. —Je venais t'attendre, mon beau Pierronnet ; et voilà bien du temps que tu me fais chasser aux mouches, plus de cent ans.

Saint Pierre. —Menteur ! hâbleur que tu es ! Tu sais bien qu'il n'y a plus rien de commun entre nous, entre mon royaume des lis et le tien de charbons rouges !

Le diable. —Pour un saint, tu es rudement fâcheux, Pierronnet ! Et si tu portais une épée, j'aurais joliment peur pour mes oreilles.

Saint Pierre. —Ta langue de serpent en aurait bien plus besoin que tes oreilles d'âne, d'être raccourcie !... Or ça, que me veux-tu, l'Encorné ?

Le diable. —Je voudrais une grâce.

Saint Pierre. —Il n'y en a plus pour toi, malfauteur !

Le diable. —Rien qu'une petite, bien petite, mon beau Pierronnet ; pas de Dieu, de toi...

Et, pour cela dire, il avait pris son ton de voix doucereux, le brigand, comme quand il tenta Eve, notre mère, sur l'arbre des pommes d'or.

Saint Pierre (car les saints sont encore sensibles aux paroles câlines, ils ont le cœur tendre). —Eh bien ! voyons, que veux-tu ?

Le diable. —Je voudrais que tu me prêtes un peu tes clés.

Saint Pierre (serrant nerveusement ses clés). —Ah !!!

Le diable. —Oui, rien qu'un peu, un moment. Tu sais qu'il y a beaux siècles que je n'ai plus mis le bout du nez au saint Paradis.

Saint Pierre. —Et ce n'est pas dommage, joli comme tu es !

Le diable. —Je serais curieux d'y donner un coup d'œil de la porte entrebâillée, rien que de là, ce soir, quand les saints sommeilleront sur leurs trônes d'or.

Saint Pierre (après avoir réfléchi, le doigt au front). —Eh bien ! soit ! je te les prêterai.

Le diable. —Ah !!!

Saint Pierre. —Seulement, à une condition...

Le diable. —Laquelle ?

Saint Pierre. —C'est que tu diras trois fois, à genoux sur le seuil, avant d'ouvrir la porte : Père Dieu, béni ; Jésus Dieu, béni ; Esprit Dieu, béni. Pas plus. Dès que tu l'auras dit, je te passerai mes clés par la chatière.

Le diable, furieux. —Que moi, je m'humilie en m'agenouillant !... Que je loue le Dieu qui ma chassé si brutalement et pour toujours !... Ah ! Pierronnet, Pierronnet, tu m'en demandes trop !... C'est plus fort que moi !... Garde tes clés !... Gardez-le, votre Paradis ! Et que la foudre vous anéantisse tous, tiens !

... Et il s'enfuit en agitant furieusement sa queue, en sifflant comme une couleuvre ; et il plongea dans ses abîmes embrasés, laissant, en place, saint Pierre ébahi qui murmurait : “ C'est vrai que s'il avait su s'humilier, il y serait encore, au Paradis. ”

E. IMBERT

Le diable est facile à inviter, mais il est difficile à renvoyer. —PROVERBE ITALIEN.

Aimer par le cœur, c'est avoir d'avance tout pardonné à ce qu'on aime.

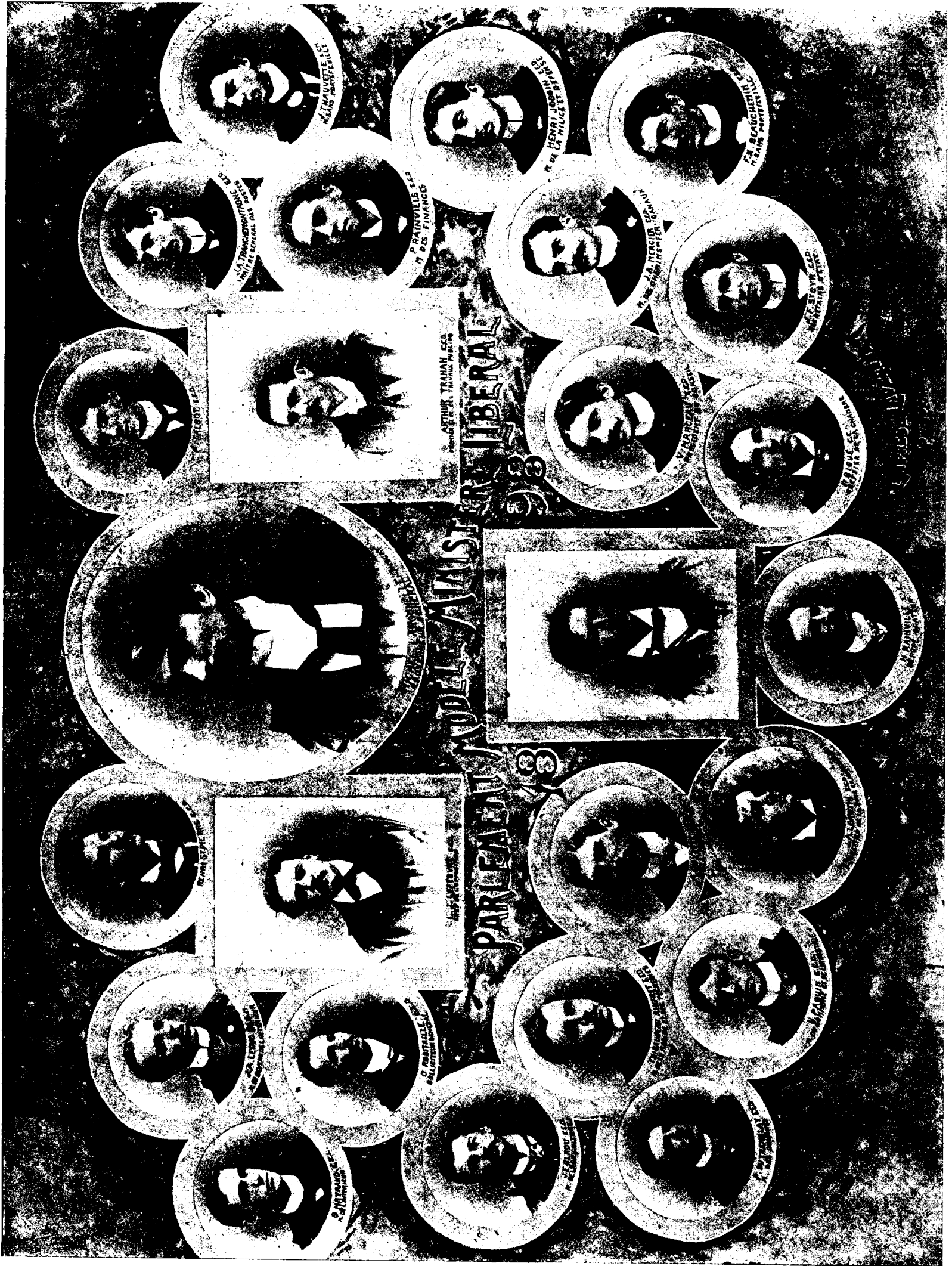


L'ŒIE DU JOUR DE L'AN





LES ENFANTS PRESENTANT A NOS FIDELES LECTEURS LES SOUHAITS DE BONHEUR DU " MONDE ILLUSTRE "





## UN CONSEIL DE NOUVELLE ANNÉE

Vous feriez mieux de regarder un peu par ici, au lieu de vous donner tant de mal inutile !

## RECTIFICATION

Dans notre numéro 761, du 3 décembre dernier, page 484, 3e colonne, 3e ligne du bel article de : *Je me souviens*, sur la mort de M. l'abbé Bélanger, il s'est glissé une erreur : M. Ambroise Pepin n'était pas de la Congrégation de Sainte-Croix, mais bien l'oncle du Rév. Frère Antonin, C.S.C., et directeur de l'Académie Saint-Joseph, d'Hochelega.

Nous prions notre distingué correspondant de nous pardonner.

## UN ANGE AU CIEL !

Au Fr P. L...

Il a été décrété que l'homme ici-bas souffrira et pleurera jusqu'au dernier moment de son existence. Décret terrible que l'homme, cependant, bénit au milieu de ses pleurs en gravissant un calvaire parsemé de croix, d'adieux, de séparations ! Décret divin, que le chrétien accepte avec joie, à l'exemple de Jésus au jardin de Gethsémani.

Hélas ! oui, tout mortel a sa coupe de douleurs — plus ou moins remplie peut-être, mais tout aussi amère l'une que l'autre. — La vôtre est grande — la

vôtre déborde — courage ! Il vous faut la boire jusqu'à la lie ! De nouveau Dieu vous fait fléchir sous le joug de l'épave et de nouveau vous souffrez, vous pleurez ! Que la volonté du Tout-Puissant soit faite !

Par l'intermédiaire du MONDE ILLUSTRÉ, mon meilleur, mon plus tendre ami, je sympathise avec vous, par lui, je vous demande de prononcer votre fiat en regardant le Ciel où chante dans la sainte pharange l'enfant bien-aimée que vous pleurez. Oui, elle est là qui prie pour vous, et vous console aussi.

DE LA HAUT

O doux baiser, qu'avec tristesse,  
 Hier, tu carrais dans mon cœur  
 Le Ciel, est goûté dans l'ivresse :  
 Rien n'en a changé la douceur.  
 O Ciel ! oh ! que c'est beau, charmant :  
 On y revoit petite mère  
 Toute de gloire étincelant.  
 Sa place est auprès de nous, père,  
 Et nous l'ormons en l'attendant.

LOUISE DES LYS.

Montréal, décembre 1898.

Le temps que l'on tue ne meurt pas sans se venger.  
 PAUL FEVAL.

## PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal — Mme T. Lecavalier, 3695, rue Notre-Dame ; A. D. Desnoyers, 1146, avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Mme F. Marcotte, 1104, rue Berri ; Mlle Maria Doré, 147F, rue Champlain ; Moïse Dupont, (deux primes), 350, rue Wolfe ; A. Lebrun, 13A, rue Saint-Charles Borromée ; Paul Barsalo, 183, rue Versailles ; Téléphore Gaudreau, 567, avenue Laval.

Quebec. — Hon. Chs.-A.-E. Gagnon, shérif ; Joseph Dompierre, 6, rue Bédard, St-Roch ; Mme Déchêne ; M. Boulé, 71, boulevard Langelier ; Mme J.-E. Huot, 165, rue Richardson, St-Roch ; Michel Boivin, 225, rue Franklin, St-Sauveur ; M. Métivier, 119, rue de la Reine, St-Roch.

Saint-Hubert. — A. Charron.

Sherbrooke. — Louis Fisette.

Saint-Césaire. — Mlle Alice Dillon.

Ottawa. — William Roy, 25, rue St-Joseph.

Saint-Henri de Montréal. — Gustave Sainte-Marie, 285, rue Delinelle.

Saint-Alexis de Montcalm. — Médéric Magnan.

Galveston, Texas. — J.-P. Loïselle.

Lawrence, Mass. — Mme Marie-Louise Morneau, 7, rue Green.

Waterbury, Conn. — Mme Chs Pelletier, 32, rue Pond.

## AMUSEMENTS

## THÉÂTRE FRANÇAIS

Les amis du Théâtre Français apprendront avec plaisir qu'il leur sera donné d'entendre, cette semaine, une pièce de Victor Sardou, intitulée *A Dangerous Game*. La traduction de l'œuvre originale est excellente, et rend tout le charme.

Les œuvres de Sardou n'ont pas besoin d'éloges ; elles se recommandent d'elles-mêmes.

Ceux qui ont assisté aux répétitions assurent que la troupe permanente de ce théâtre aura beaucoup de succès dans la représentation de *A Dangerous Game*.

On nous promet un charmant programme de vaudeville pour remplir les entractes. Entre autres M. Ray-L. Joyce, diseur de monologue.

## MONUMENT NATIONAL

Lundi, le 26 décembre on a répété à cet endroit, la comédie, le *Voyage de M. Perrichon* avec autant de succès que précédemment. Le 2 janvier prochain on nous annonce un spectacle extraordinaire : Les vivacités du capitaine Tic, superbe comédie de Labiche en 3 actes.

La figuration se complète et des plus élégantes. On nous vante surtout la scène du bal qui sera une des plus jolies que nous ayons encore vues au Canada.

## GRAVURE-DEVINETTE



Tous mes chalands ont encore soif, et cette jeune étourdie s'en va avec son baril de bière. La voyez-vous ?

# Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond-J. Massicotte

(Suite)

Samuel Varny, chef de la maison, avait, au contraire de la majorité des autres colons, acquis une grande richesse en propriétés foncières. Sa résidence, bien que construite sur le modèle de toutes les fermes canadiennes, indiquait un bien-être plus qu'ordinaire. C'était un grand bâtiment de pierre, avec galerie tout alentour, et de grands jardins qui la séparaient des champs avoisinants. La famille avait conservé les mœurs simples des Acadiens, et bien qu'il fussent affables pour leurs voisins, les Varny préféraient à tout les charmes de la vie d'intérieur.

La fécondité des mères canadiennes est proverbiale, et madame Varny ne faisait pas exception. Elle avait eu dix-sept enfants, dont sept seulement survivaient. La favorite, la perle de la famille était Rosalba, le sujet de notre esquisse.

Rosalba n'était pas d'une beauté irréprochable, mais elle offrait quelques-uns des traits les plus charmants du type canadien. Ce n'était pas une de ces créatures diaphanes ne visant constamment qu'à l'effet. Des épaules, une poitrine larges et cette belle carnation qui laisse voir les lignes et les courbes de beauté, sans déchoir au type grossier ou sensuel. Ses cheveux étaient brun-clair, et elle en avait beaucoup, signe le plus certain de la santé et de l'activité chez une femme. Ses yeux étaient bleu-foncé, grands et vivants d'expression. Elle était pleine d'activité, mais ses mouvements étaient toujours gracieux ; on ne pouvait lui reprocher ni la gaucherie de la paysanne ni l'affectation de la citadine. C'était une brave enfant, on l'a déjà vu. De fait, en présence de cet acte de dévouement, nous aurions pu nous dispenser de décrire sa personne, car une héroïne est toujours aimable indépendamment de ses attraits personnels.

Nous avons dit que bien que les Varny menassent une vie retirée ils étaient en bons termes avec leurs voisins. Il en avait été ainsi jusqu'alors ; mais, au moment où commence notre histoire, quelques nuages avaient apparus.

Durant l'hiver qui venait de s'écouler, l'agitation politique avait été grande dans toute la province. Les éléments en conflit devaient bientôt amener une insurrection ouverte. Non-seulement les grands centres, comme Montréal, Québec et Trois-Rivières, étaient agités par la lutte des partis, mais les campagnes s'en mêlaient ; et Varennes, à cause de sa proximité de Montréal, fut une des premières localités qui prirent part à ce mouvement.

La grande majorité des habitants avaient embrassé la cause populaire, et ceux, en très-petit nombre, qui avaient cru devoir se tenir sur la réserve ou se prononcer contre le mouvement, étaient déjà l'objet d'une hostilité secrète, mais non moins décisive. Il était naturel que ceux qui avaient de grands intérêts dans la propriété foncière, qui avaient à maintenir leur réputation de paisibles et loyaux citoyens, y regardassent à deux fois avant de se compromettre dans un mouvement dont les résultats, surtout à son début, semblaient extrêmement problématiques. Naturellement, ces hommes étaient soupçonnés. On a dit que le patriotisme est la vertu des basses classes et n'existe point chez les riches. D'autre part, la prudence est une vertu de ces derniers qui n'existe pas chez les autres. Mais le patriotisme sans la prudence ne mène à rien. Telle fut l'erreur de la rébellion de 1837, si l'on s'en rapporte à l'opinion de plusieurs hommes de ce temps-là et d'aujourd'hui. Sans discuter si la rébellion était justifiable, plusieurs croyaient qu'elle était mal organisée et follement conduite.

Longtemps avant l'insurrection, le terme de *bureaucrate* était odieux pour les patriotes. Quiconque avait mérité cette désignation était finalement banni dans sa paroisse. C'est ce qui arriva partiellement au père de Rosalba. Samuel Varny était suspecté d'être un bureaucrate. Depuis quelques mois, ce soupçon s'était répandu, et le petit incident qu'on va lire vint lui donner un air de ressemblance.

Deux cultivateurs du voisinage discutaient politique en revenant du marché du samedi au village. Le mauvais rhum qu'ils avaient ingurgité aux différentes tavernes avait un peu troublé leurs idées, mais excité leurs passions.

—Et Samuel ? le croirais-tu ? dit l'un d'eux.

—Croire quoi ? demanda l'autre.

—Que c'est un bureaucrate.

—Samuel est mon ami et un homme de bon sens. Je ne le crois pas.

—Mais Lorient, l'aubergiste, me l'assure.

—Lorient a de l'animosité contre Varny, parce qu'il s'arrête toujours chez Abois.

—Je n'en serais pourtant pas surpris.

—Comment cela ?

—Varny est riche et pourrait bien aimer à prendre de grands airs. Et puis, il a fait élever sa fille dans un couvent. Ce n'est plus la fille d'un habitant, mais une demoiselle de la ville ; et l'on me dit qu'il a l'intention de la mener à Montréal pour la marier à un officier anglais.

—Un officier ? reprit l'autre en proférant un juron. Ah ! c'en est trop ! il faut s'assurer de cela. Nous allons passer devant la maison de Varny. Arrêtons, et voyons-le. Qu'en dis-tu ?

Le premier interlocuteur hésita un peu, car, comme il appartenait à la classe des petits cultivateurs, il était un peu effrayé à l'idée d'entrer dans la maison de Varny avec une accusation sur les lèvres, lui qui n'y allait presque jamais et, quand il y allait, ne pouvait s'empêcher d'y entrer avec le sentiment de son infériorité. Toutefois, la curiosité et peut-être l'ignoble désir de pouvoir inculper Varny auprès des autres cultivateurs, s'il ne niait pas cette odieuse accusation, le décidèrent à consentir.

Quelques instants après, ils frappèrent à la porte de derrière de la maison de Varny, et, suivant la coutume, entraient sans attendre une réponse. Ils trouvèrent Varny dans sa grande cuisine, fumant sa pipe après le repas du soir. Chacun ayant pris un siège, le plus intime des deux, brusquement, sans aucune précaution oratoire, demanda au maître de la maison ce qu'il pensait de l'état politique du pays. Varny, devinant un piège, répondit immédiatement :

—Etes-vous venus exprès pour me demander cela ? N'avez-vous pas autre chose à me dire ?

Le petit habitant tournait naïvement son *casque* entre ses doigts mais l'autre accueillit cette question avec un aplomb imperturbable. Evidemment, il avait cuvé son vin.

—Samuel, dit-il d'une voix plus basse et plus calme, nous sommes d'anciens amis, tu le sais, et si je t'ai fait cette question, c'est que j'ai des raisons d'ami pour te l'adresser. Tu vois que Bavard est avec moi. Il sera mon témoin.

Varny, tira sa pipe de sa bouche, réfléchit un instant et fixant son interlocuteur :

—Eh bien ! dit-il, donne-moi d'abord tes raisons. Nul doute que tes motifs sont bienveillants, en ce qui te concerne, mais ils ne sont peut-être pas suffisants pour que je te réponde.

—Varny, tu sais que nous vivons dans des temps difficiles, dit le visiteur.

—Je le sais.

—Les esprits sont très agités.

—Je m'en aperçois, répondit Varny malicieusement.

—Et c'est l'intérêt de chacun de faire connaître aux gens de quel côté il tient.

—Cela dépend . . .

—Comment ?

—Des gens auxquels on s'adresse.

—Mais, d'abord, ses ennemis ?

—Je ne m'en soucie pas.

—Mais s'ils s'inquiètent de toi ?

—Qu'ils s'inquiètent. Je leur saurai gré de leur politesse.

—Mais ne te soucies-tu pas des rumeurs ?

—Pas du tout.

—Et nos amis ?

—C'est autre chose.

—Quelques-uns d'entre eux peuvent croire ces rumeurs.

—Alors, ce ne sont pas des amis.

—Les anciens amis deviennent les pires ennemis.

—Hélas ! ce n'est que trop vrai.

—Quelques-uns t'ont déjà menacé.

—Je méprise les menaces.

—Deux ou trois d'entre eux sont très violents.

—Je me moque de leur violence.

En disant ces mots, Varny se leva et fixa ses interlocuteurs d'un air grave. Une grande passion s'agita en lui, mais il se contenait pour ne pas donner l'éveil à ses visiteurs.

Pendant le dialogue qui précède, il avait souvent fixé Bavard, et quelque chose, évidemment, lui déplaisait dans cet individu. C'est sur lui qu'il commença à passer sa mauvaise humeur.

—Bavard, tu n'as pas encore parlé, lui dit-il vivement.

Le petit habitant tressaillit sur sa chaise, toujours avec son air niais et embarrassé. L'homme qui est vantard en arrière devient rampant lorsque vous le regardez en face. Dans les deux cas, c'est un lâche.

—M. Simard m'a emmené ici comme témoin, dit-il enfin avec hésitation ; je n'ai rien à dire.

—Témoin de quoi ? reprit Varny.

Bavard regarda son compagnon qui, trouvant que la position devenait embarrassante, prit sur lui de répondre :

—Pour en venir au fait, je vais te dire en un mot ce qui nous amène ici. En chemin, nous avons causé politique, et Bavard t'a accusé d'être un bureaucrate ; alors, je l'ai fait entrer pour te mettre à même de nier cette accusation.

—M'accuser d'être un bureaucrate ! s'écria Varny en traversant la chambre deux ou trois fois à grands pas ; il ose venir me demander une explication, et cela chez moi ! Bavard, hors d'ici, immédiatement ! Je savais que tu étais un misérable porteur de cancan, mais je ne t'aurais jamais cru tant d'impudence. Hors d'ici, et n'aie jamais l'audace de te présenter chez moi.

Bavard était un homme puissant, qui pouvait tenir tête à Varny ; mais le ton et le regard de ce dernier l'avaient complètement interloqué, et quittant bêtement sa chaise, en tournant toujours son casque entre ses doigts, il se dirigea vers la porte comme un chien qu'on vient de fouetter. Mais une fois sur l'escalier en dehors, le naturel reprit le dessus. Sa figure prit une expression de colère et de haine, et montrant le poing en dehors de la fenêtre éclairée, il ne dit que ces deux mots : " Infâme bureaucrate ! " et il jura de se venger. La vengeance étant une passion, une vipère est quelquefois plus dangereuse qu'un tigre. Bavard était une vipère.



—M'accuser d'être un bureaucrate ! s'écria Varny.—Page 556, col. 1

Durant cette altercation, Sinard paraissait mal à l'aise ; c'était lui qui avait amené Bavard dans cette maison, et peut être allait-il recevoir un congé *ab irato* comme son compagnon. Il se levait même pour partir, lorsque Varny, qui avait repris son calme, s'avança vers lui et lui dit tranquillement :

—Tu vois que je n'ai pas voulu donner d'explication à ce misérable. Qu'il pense que je suis ou non un bureaucrate, comme il le voudra ; mais pour toi, le cas est différent. Nous pouvons raisonner ensemble. Tu es un des hommes de Papineau, naturellement.

—Toujours ! répondit l'habitant avec fierté.

—Prêt à le suivre n'importe où ?

—Oui, n'importe où.

—Eh bien ! c'est sur ce point que je diffère. J'admire Papineau. Je le respecte. Mais je ne le suivrais pas aveuglément. De fait, je ne suivrais aveuglément aucun homme.

—Papineau est le plus grand homme du Canada—Hurrah ! pour Papineau.

Cette exclamation avait un ton aigre et agressif. Sinard n'était pas fort sur la discussion, et il voulait entraîner son adversaire à lui dire quelque chose de désagréable. Mais Varny garda son calme.

—Papineau a le sort de tous les hommes éminents. Ses amis exagèrent sa valeur, ses ennemis le déprécient. Je veux lui rendre justice. Comme parlementaire, il est dans son rôle, et, comme tel, je le soutiendrai toujours. S'il sort de ce rôle, qu'il en supporte les conséquences ! oui moi, je ne le suivrai pas en dehors de là.

Cette déclaration ranima Sinard.

—Ah ! ah ! tu montres le bout de l'oreille ! Parle franchement. Patriote ou bureaucrate : qui es-tu ?

—Je t'ai déjà dit que je ne réponds pas à ces questions à brûle-

pourpoint. Patriote et bureaucrate sont des mots de convention. Tu peux les comprendre et les interpréter comme tu voudras. Je suis avant tout, Canadien-Français, fier de ma race et prêt à la défendre contre n'importe qui. Tel est l'hommage de mon cœur. Mais ma raison a droit au chapitre. Je suis dévoué à la couronne anglaise. Nous avons des griefs, je le sais. J'honore Papineau et son parti, quand ils veulent nous faire rendre justice. Mais ils doivent se borner à un mouvement parlementaire. C'est ainsi qu'ils obtiendront justice. Russell ne sera pas toujours ministre. Mais quand même il resterait au pouvoir, il sera forcé de se rendre à nos demandes.

—Tu es opposé à l'appel aux armes ?

—Très certainement.

—C'est peut-être notre seule ressource !

—Ce serait notre ruine.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est une trahison.

—Ah ! ah !

—Parce que c'est un suicide.

—Mais nous pourrions réussir par un coup de main ?

—Ah ! mon ami, telle est l'illusion de l'enthousiasme. Je suis fâché de voir que plusieurs de vos chefs partagent cette illusion. Ils préparent un mouvement qu'ils ne peuvent pas diriger. Telle est ma crainte. J'espère qu'elle ne se réalisera pas.

—Ainsi, sans être contre nous, tu n'es pas pour nous, survenant une crise ?

—Nos destinées sont entre vos mains. Si vous compromettez notre cause, au lieu de la faire valoir, je ne suis certainement pas des vôtres.

—Cela suffit. Jusqu'à la crise, toujours amis. La crise arrivant, je changerai peut-être d'allures.

—Comme tu voudras, dit Varny d'un air aimable, mais d'une voix ferme.

L'entrevue était terminée. Sinard n'en savait pas plus long, et le lecteur n'en sait peut-être pas davantage, bien que nous ayons transcrit la conversation précédente pour donner une idée de l'attitude prise par les hommes les plus consciencieux du pays pendant les lamentables troubles de 1837-38. Sinard demeura sous l'impression que, sans pouvoir appeler Varny un bureaucrate, il ne pouvait certainement pas le nommer *patriote* dans le sens du mot alors en vogue. C'est la double réponse qu'il fit à tous ceux qui, ayant entendu parler de son entrevue avec Varny, voulaient en connaître les résultats. Les réponses de Sinard jointes aux mensonges de Bavard, qui n'avait pas différé sa vengeance, ne tardèrent pas à augmenter les soupçons et l'animosité contre Varny.

## CHAPITRE IV

### SOUS LES ÉRABLES

A l'époque où nous avons présenté Rosalba à nos lecteurs, elle avait dix-sept ans, et l'on doit bien penser qu'elle n'était pas sans un grand nombre d'admirateurs dévoués. Pendant l'année qui s'écoula entre sa sortie du couvent où elle avait terminé ses études, et l'événement qui commence cette histoire, elle reçut chez son père les visites des jeunes gens appartenant aux meilleures familles de la paroisse.

Le jeudi et le dimanche—les deux jours réservés en Canada aux amoureux qui ont des belles à voir—ses rivales, envieuses, disaient qu'à sa porte il y avait autant de voitures qu'à la porte de l'église, un soir de salut solennel. Mais pendant l'hiver précédent, grâce à l'animosité soulevée contre son père, les amoureux, oiseaux volages, disparurent l'un après l'autre. La jeune fille ne pouvant deviner la véritable cause de cet exode, imagina toutes sortes de raisons personnelles pour expliquer l'abandon dans lequel on la laissait. Elle s'amusa de l'absence de l'un, elle était attristée du départ d'un autre. Car, parmi les amoureux, il y en a qu'on tolère, bien qu'ils n'apportent que l'ennui ; quand ceux-là partent on est content ; mais il y en a d'autres que l'on aime ; et l'on regrette de les voir partir ; et puis, Rosalba n'était pas exempte des petits caprices et des petites rancunes qu'un galant homme doit toujours tolérer chez une jeune fille. Les plaisanteries de ses rivales l'agaçaient. Il lui faisait peine de voir certains jolis garçons, autrefois assidus près d'elle attendre d'autres jeunes filles à la porte de l'église ou les faire promener en voiture le dimanche après-midi. Mais toutes ces misères n'étaient que bagatelles en comparaison d'un désappointement qui la menaçait et allait bientôt devenir une triste réalité.

Un dimanche après-midi, vers le milieu de l'hiver où se passèrent ces événements, il était déjà quatre heures et aucun visiteur n'avait frappé à la porte de M. Varny.

# L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

Cependant, lady Augusta guérit,—ou parut guérir.—L'intense fièvre tomba, la douleur aiguë se calma, la connaissance revint à la malade, et, après quelques semaines de convalescence, il lui fut possible de se lever.

Mais était-ce bien la fière comtesse de Kilmore, ce spectre au visage ridé, aux yeux enfoncés, au teint blafard, dont les cheveux éclaircis étaient devenus tout gris, dont la taille se voûtait, ployée en deux, comme sous le poids d'une insoutenable fatigue ?

Flor, la première fois qu'elle la vit debout, étouffa à grand-peine un cri de saisissement. Elle n'aimait pas, comme d'ordinaire on aime une aïeule, cette grand-mère qui n'avait jamais été tendre pour elle, qui ne l'avait gâtée ou choyée que par un caprice de vanité satisfaite : cependant, elle sentit des larmes de pitié envahir ses yeux en face de ce lamentable effondrement.

Lady Augusta, cramponnée à son bras, fit quelques pas chancelants à travers la chambre ; ses pieds, mal assurés, s'embarrassaient dans la laine épaisse des tapis, dans la traîne de son peignoir de flanelle. Flor attira un fauteuil pour la faire s'asseoir.

—Non, non, dit-elle d'une voix qu'une secrète angoisse faisait trembler : Suzan s'est entêtée à me vêtir, à me coiffer dans mon alcôve ; et moi, je veux me voir. . . . Je suis bien changée ?

—Grand-mère. . . . balbutia, embarrassée, l'enfant qui, de sa vie, n'avait su mentir.

—Bien changée, n'est-ce pas ? répéta la pauvre femme ; je vais me faire peur. Mais ça ne fait rien ; il faut que je me voie. Conduisez-moi devant mon armoire à glace et ouvrez les volets.

Un gémissement rappela Florence, avant qu'elle eût pris le temps de refermer la fenêtre. Elle revint en courant vers la comtesse, la croyant prise d'une faiblesse subite. Celle-ci, en face de la grande glace où s'accusaient, avec la plus cruelle vérité, la pâleur terreuse et les plis de son visage ravagé, pleurait, et de grosses larmes—les plus sincères, les plus douloureuses, peut-être qu'elle eût versées—coulaient lentement le long de ses joues creusées.

—Vieillir ainsi ! . . . n'être plus qu'une ombre. . . . ! n'être plus rien !

Un découragement profond, une tristesse sans bornes envahissaient son âme vaine et puérile. La vieillesse, qu'elle avait reculée de tout son pouvoir, était venue, enfin, et subitement, c'était une décrépitude sans remède.

Comment teindre ces cheveux qui non seulement blanchissaient, mais tombaient comme tombent les feuilles des arbres sous l'âpre bise de l'hiver ? Comment maquiller ces joues amaigries, ces lèvres amincies, ce front où tant de rides, maintenant en un réseau serré, s'entre-croisaient ?

—C'est fini. . . . fini de moi ! répétait-elle, d'un accent morne et désolé.

Florence l'avait fait s'asseoir près du feu, dans une confortable bergère ; elle lui posait sur la tête une mantille de dentelle blanche.

—Grand-mère, supplia-t-elle en retenant ses larmes ne parlez pas ainsi : la force et la santé vous reviendront. Et voyez, reprit-elle, avec une gaieté un peu affectée, en présentant à lady Augusta une petite glace à main qu'elle avait prise sur une cheminée, voyez si, coiffée ainsi, vous n'êtes pas une très imposante aïeule.

—Une aïeule, oui, une vieille, très vieille femme. . . .

Oh ! ce mot de vieillesse, avec quel accent de sourde haine elle le prononçait !

Une vieille femme ! Ce n'était plus qu'une vieille femme qu'elle voyait dans le miroir de Venise, et comme le visage de Flor, penché sur son épaule, ce frais visage aux yeux brillants, couronné de soyeux cheveux noirs, s'y reflétait un instant à côté du sien, d'un geste irrité qu'elle ne put maîtriser, elle jeta au loin la glace qui se brisa contre l'angle d'un meuble.

Sa vie—ce qui lui restait de vie—était empoisonnée désormais.

Elle se claquemura dans Kilmore-Castle avec une farouche obstination, contre laquelle se brisèrent toutes les instances de ses petits-enfants.

Mais, dans la solitude, elle s'ennuyait à périr. Elle ne voulait plus, autour d'elle, ni le grand jour, ni les éclatantes lumières, et cette pénombre qui, en atténuant les traces laissées par sa maladie, trompait

encore un peu ses visiteurs, de plus en plus rares, lui mettait dans l'âme, sans qu'elle s'en doutât, une mortelle tristesse.

Flor, Noll, la bonne et dévouée Ethel Stone l'entouraient d'une attentive sollicitude, épiait ses moindres désirs, heureux de la manifestation d'une volonté, alors même qu'elle était capricieuse et tyrannique, car, le plus souvent, elle restait indifférente, comme inerte, engourdie dans une invincible lassitude, un dégoût de toutes choses.

Gérald fuyait le manoir, devenu, pour lui, aussi lugubre qu'un tombeau.

Florence faisait de la musique choisissant les morceaux qu'autrefois semblait préférer sa grand-mère. Noll puisait dans les trésors de sa bibliothèque, et de sa voix chaude, expressive, bien timbrée, lisait des choses émouvantes, les plus belles œuvres de leurs grands génies nationaux. Mais la musique irritait les nerfs de lady Augusta ; elle trouvait Shakespeare brutal et Walter Scott ennuyeux.

—Ah ! soupirait-elle amèrement, personne ne sait me distraire. Peut-être songeait-elle, en disant cela, à Gérald, le brillant causeur, à l'affût de toutes les nouvelles mondaines, et les narrant avec un brio étourdissant ; à cette jolie et piquante Maud Dorset, dont la gaieté communicative était irrésistible. . . . Mais ni Gérald, ni Maud Dorset n'auraient pu se résoudre à s'enfermer, en un salon clos, sans girandoles allumées, sans un cénacle d'amis sémillants et gais comme eux.

Parfois, la jeunesse de Flor, trop comprimée, fusait en un rire inattendu, en une expansion trop vive ; parfois, rentrant du jardin, grisée d'air frais, de parfum de fleurs ou de chants d'oiseaux, elle apparaissait, éclatante de fraîcheur, débordante de vie, et s'oubliait en une pirouette dont ne s'effarouchaient pas encore ses seize ans.

Alors, le dépit envieux de la femme vieillie, souffrant et maussade, se traduisait par un flot de paroles acerbes, de reproches injustes et blessants dont la pauvre Flor, surprise, le cœur gros, laissait passer le torrent, sans s'en comprendre à ce déchaînement soudain de colère.

Les forces de lady Ruthwen, d'ailleurs, ne revenaient pas ; on eût dit, au contraire, qu'elles déclinaient davantage à mesure qu'au dehors celles de la nature, engourdies par l'hiver, se réveillaient, que la sève montait à la cime des arbres, que la floraison blanche ou rosée des vergers, l'éclosion des feuilles tendres aux buissons des halliers annonçaient partout le renouveau.

Oui, ses forces s'en allaient, et si vite, que ceux qui la voyaient chaque jour s'en apercevaient, maintenant, avec un secret mais violent effroi.

Miss Stone, Olivier et Florence, lorsque, par hasard, un instant, ils se trouvaient loin de la malade, se regardaient, inquiets, troublés, chacun d'eux ayant quelque chose à dire et n'osant parler le premier.

Un soir, cependant, la comtesse, trop fatiguée, ne put paraître à table. Elle s'était couchée avant le dîner et Suzan venait d'annoncer qu'elle s'était assoupie presque aussitôt. Noll prit son courage à deux mains.

—Ma cousine, demanda-t-il à miss Stone, d'une voix mal affermie, ne trouvez-vous pas grand-mère très. . . fatiguée ?

—Depuis plusieurs jours déjà, fit la bonne Ethel, en branlant la tête, elle respire péniblement. Le médecin, qui l'a vue hier, n'est pas satisfait de l'état des poumons. Vous l'a-t-il dit, mon cher Noll ?

Lord Ruthwen baissa la tête.

—Il me l'a dit. La faiblesse et l'oppression constituent un double danger, pas immédiat peut-être, mais prochain.

Gérald s'était levé, tout pâle.

—Vous ne voulez pas dire, Noll, fit-il saisi, que. . . . ma grand-mère pourrait mourir ?

Olivier ne répondit pas, mais Florence, impressionnée, se mit à pleurer silencieusement.

—Cela est affreux, reprit le jeune homme. N'y a-t-il donc plus rien à faire ?

—Rien, répéta Noll, tristement ; rien que prier. James Mathon ne conserve aucun espoir de guérison.

La voix tremblante de Flor s'éleva :

—Crois-tu, oncle Noll, que grand-mère se doute. . . . ?

—Non, certes non ! s'écria Ethel Stone ; elle est bien tranquille, la pauvre chère. . . .

—Hélas ! murmura lord Ruthwen, rien ne l'avertit ; elle ne souffre plus.

—Vous semblez le regretter !

—Ah ! Gérald, songez donc. . . . l'éternité si proche.

Miss Stone frissonna.

—Ce serait bien cruel, pourtant, de troubler sa quiétude.

Suzan, entrant précipitamment, les fit tous sursauter.

Milady est éveillée, dit-elle, et demande miss Florence.

La jeune fille, repoussant l'assiette de potage à laquelle n'avait pas encore touché, se précipita.

—Florence, lui dit lady Ruthwen, je regrette de vous déranger, ma chère ; mais je suis si effroyablement énervée, ce soir, qu'il est au-dessus de mes forces de demeurer seule, dans le silence et l'obscurité de cette triste chambre. Venez près de moi, Suzan va apporter les lampes.

Flor se coula près du lit ; elle prit, sur les couvertures, la main de sa grand'mère, qui lui paraît un peu froide et moite.

—Souffrez-vous davantage ? lui demanda-t-elle doucement.

—Moi ? pas du tout. Je serais tout à fait bien, sans cette irritante faiblesse. Croiriez-vous que, tantôt, je ne pouvais plus me tenir debout ? Comme ces lampes éclairent mal ! Relevez donc les mèches, Suzan.

La femme de chambre et Florence s'entre-gardèrent.

Les grandes lampes Duplex projetaient, à travers leurs abat-jour de dentelle blanche, une intense lumière jusqu'au fond de l'alcôve, jusque sur le visage de la comtesse, dont le fond bleu des courtines faisait ressortir l'étrange pâleur.

—Activez le feu, reprit-elle au bout d'un instant, je voudrais voir briller une flamme claire qui me réchauffe, car j'ai froid... Ces soirées d'avril sont d'une humidité pénétrante.

Et, comme Florence se levait pour courir à la cheminée, elle la retint d'une main crispée...

—Non, non, laissez faire Suzan !... ne vous éloignez pas, il ne faut pas me quitter, enfant.

La voix basse, incertaine, elle continua comme pour elle :

—On a peur seule, les soirs comme celui-ci, où il fait froid, où il fait noir... où les heures tombent lourdes, lourdes dans le silence.

—Grand'mère, murmura Flor, oppressée, si je faisais prier ma cousine Ethel de monter ?

Lady Augusta secoua la tête.

—J'aurais pu la faire appeler, ou Gérard, ou Noll... pourquoi est-ce vous que j'ai demandée ? je ne sais plus... Ethel est vieille, Noll est souffrant. Il me fallait de la jeunesse, de la gaieté, de la vie. Il y a Gérard... mais...

Elle s'arrêta, respira péniblement, et reprit :

—Mais Gérard s'ennuie, tout de suite, ici... Ah ! la dernière soirée de Dorset-Hill, comme elle a été agréable ! Vous vous souvenez, Florence ?

Flor fit "oui" de la tête. Elle n'avait pu oublier cette sortie d'où était née la terrible maladie de lady Ruthwen.

—Je voudrais ne songer qu'à des choses comme cela, dit celle-ci, après un instant de silence. Mais j'ai eu mes *blue devils* tout aujourd'hui. Oh ! les fatigantes imaginations !... Pouvez-vous commander à vos pensées, Florence ? Des heures et des heures durant, ce matin avant mon lever, tantôt quand vous chantiez *Jane Grey*, et maintenant... maintenant encore, savez-vous l'idée qui me hante ?

"C'est que mes forces ne reviendront jamais, et qu'elles iront, déclinant ainsi jusqu'à... ô Dieu ! Je les sens déjà si basses..."

Elle s'arrêta encore, peut-être pour reprendre haleine, car elle avait parlé vite ; peut-être pour attendre une dénégation de Florence. Mais la jeune fille ne trouvait pas une parole à prononcer. Elle n'osait même plus dire :

—Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ?

Et, pourtant, une grande peur l'envahissait.

Lady Augusta essaya de rire.

—Vous devez me trouver un peu folle, enfant sage et sérieuse que vous êtes, car, enfin, je suis guérie de ma grave maladie et n'éprouve plus qu'un peu de langueur ; mais je me suis trop confinée entre ces murs sombres. L'ennui m'y dévore... Je veux le secouer ; recevoir, sortir. Je crois avoir eu une vague peur de la mort, tout à l'heure. Est-ce qu'on meurt de faiblesse et d'ennui ?

—Oh ! grand'mère...

—C'est que, voyez-vous, Florence, je ne voudrais pas mourir encore, parce que... —elle passa une main tremblante sur ses cheveux gris, humides de sueur—parce que, de l'autre côté de ce monde, il y a des choses terribles, des fantômes effrayants... Il y a Flora Ruthwen... qui était ma fille, que j'ai repoussée loin de moi... à qui je n'ai jamais pardonné et qui est morte de ma rigueur impitoyable. Ne secouez pas la tête ; vous me l'avez dit, le jour même où je vous ai vue pour la première fois. Et vous, je ne vous ai guère aimée ; pauvre enfant, je ne vous ai pas assez aimée... vous ressembliez trop à Jean Dally que je haïssais... Et dans ma vie, quel vide, que d'inutilités... Comment effacer?... comment payer?...

"Mais, dites-moi donc quelque chose ! Dites-moi surtout que cette faiblesse, ce froid, cette peur, ce n'est pas la mort qui vient..."

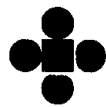
"Vous pleurez, Flor?... Dieu ! est-ce déjà sur moi qu'elle pleure !..."

Quand la comtesse de Kilmore revint à elle d'une longue syncope, Flor n'était plus seule auprès de son lit. Dans la chambre se pressaient Ethel Stone, les yeux en larmes ; Olivier, dont le mâle visage trahissait, à la fois, une grande douleur et une profonde pitié ; et Gérard, à qui son frère avait dit : "Il faut que vous veniez," et qui se tenait debout, frissonnant, pâle comme un marbre.

Il y avait aussi un homme en habits noirs, à l'air rigide et compassé, qui, entré sans bruit, guidé par Suzan, avait marché droit vers l'alcôve.

—Il faut du courage, milady, prononça-t-il en se penchant sur le

# BOVRIL



**EST UN EXTRAIT  
DE BŒUF...**



Préparez-le en y ajoutant  
une cuillerée à thé dans  
une tasse d'eau chaude.

**BOVRIL...**

Donne la force, conserve  
la santé et est digéré par  
tous les malades, tandis  
que les autres remèdes ne  
le sont pas.

**BOVRIL, Limited**  
LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.

lit, et en s'efforçant de mettre un peu de persuasion dans le ton indifférent de sa voix. Dieu assiste, aux heures douloureuses, ses créatures.

La mourante—car lady Ruthwen était bien mourante—étendit les mains devant elle dans un geste d'effroi :

—Le Révérend ! balbutia-t-elle en fermant les yeux.

Celui-ci, sans se demander si elle l'entendait encore, commença un sermon diffus, dans lequel les considérations sur la bonté divine s'entremêlaient aux pompeux éloges de l'illustre famille de Kilmore, en général, et en particulier des qualités éminentes de lady Augusta.

On pouvait espérer—oh ! oui... on pouvait espérer—que les rigueurs de l'éternelle justice fléchiraient devant les vertus de la noble douairière... une longue vie sans reproches... la bienfaitrice du pays...

Les paupières lourdes de l'agonisante se relevèrent lentement. Son regard, d'une profondeur troublante, scruta celui du ministre protestant, coupant, net, les phrases ronflantes et le discours prolix.

—Révérend !... —la pression de ses doigts crispés sur le bras du pasteur ponctuait, avec une tragique énergie, ses paroles entrecoupées—Révérend, j'ai péché par orgueil, par colère, par vengeance... assurez-moi que je suis pardonnée !

—Milady, Dieu à qui vous avez confessé vos fautes...

—Je ne l'ai pas entendu m'absoudre... Flora est morte loin de moi... Je n'ai pu chérir l'enfant...

Une petite main chaude et caressante se porta doucement sur celle déjà glacée de lady Ruthwen.

—Maman a tout pardonné, grand'mère ; c'est elle qui a voulu que je vienne près de vous... et moi je vous aime, murmura la voix de Flor avec une douceur infinie.

Deux larmes roulèrent sur les joues livides de la mourante.

—Elle a pardonné... vous aussi, Flor ; mais Dieu ?... qui me dira ?...

Son regard, encore une fois, suppliant, chercha celui du Révérend. Elle n'y lut qu'une vague compassion, le trouble du doute. Alors son doigt montra la porte à l'homme dont le ministère ne lui avait apporté aucune paix, et, lui sorti, elle s'abandonna dans une crise convulsive à sa terreur sans nom.

Gérard était muet d'épouvante. Mais Flor, Noll et miss Ethel elle-même s'efforçaient en vain de rassurer la malheureuse femme.

Dieu était surtout miséricorde... Elle souffrait... Il aura pitié...

Elle n'était point convaincus et, d'un geste découragé, elle interrompit son petit-fils :

—Vous, vous pouvez croire cela. Votre religion vous l'assure. Jadis, j'ai ri de votre confession à des prêtres... Et maintenant, je donnerais les dernières minutes de ma vie, qui s'en va, pour entendre l'un d'entre eux me dire : "Tes péchés te sont remis."

—Grand'mère, dit Noll, il en est un qui viendra si vous l'appellez. Voulez-vous ?

Peut-être avait-elle dit "oui" dans un souffle insaisissable, avant de s'évanouir de nouveau.

Déjà Archie était en route pour Dumbarton, avec la voiture la plus légère et les chevaux les plus rapides.

(A suivre)

CHOSSES ET AUTRES

— On dit qu'il existe dans le monde entier 13,000 sortes de timbres-postes.

— La ville de San Francisco compte à elle seule plus de 20,000 Chinois.

— Il y a 9,000,000 de Catholiques aux États-Unis.

— Proverbe russe : " L'Anglais a l'esprit au bout des doigts, le Français au bout de la langue."

— Recueilli sur la devanture d'un magasin d'habillements, faubourg St Martin : " N'allez pas vous faire voler ailleurs : Venez ici ! "

— Le Vésuve a déposé, depuis trois ans 105,000,000 de mètres cubes de lave. Un cône de lave s'élevant à une hauteur de 330 pieds a été formé duquel s'échappe un courant de lave.

— Les villes et les campagnes commencent à être infestées de petits livres irréguliers et immoraux. Parents catholiques, songez à votre âme et à l'âme de vos enfants et n'admettez jamais chez vous de mauvais livres.

— Le normand, le picard et le français (Ile de France) composent les neuf dixièmes de la langue des Canadiens-français, et le dernier dixième est du bourguignon.

— Les Iles Philippines sont très riches en bois de teinture absolument inconnus du reste du monde. Il s'y trouve, dit-on, trente-deux bois donnant immédiatement une gamme complète de couleurs superbes, chaudes et très fixes.

— Supposez deux cultivateurs de même énergie, de même instruction et de même intelligence, mais ayant l'un une grande ferme, l'autre une petite à exploiter. D'après l'expérience ordinaire, c'est le petit propriétaire qui travaillera avec le plus de satisfaction, tout en réalisant souvent un profit net considérable et même plus considérable que le propriétaire de la grande ferme.

— Alors que certains peuples menacent de s'entre-détruire pour la possession de quelques parcelles insignifiantes de terrains, il y a encore sur la surface de la terre plus de 20,000,000 de milles carrés de territoires inexplorés qui attendent un maître. En Afrique, il y en a 6,500,000. Dans les régions arctiques, 3,600,000 ; dans les antarctiques, 5,300,000 ; en Amérique, 2,000,000 ; en Australie, 2,000,000 ; en Asie, 500,000 et diverses Iles, 900,000.

LE MIEUX EST DE PREVENIR

Avec quelques doses de Baume Rhumal on arrête un commencement de rhume à son début, si on le néglige qui sait à quelles complications on en arrivera. 25c. partout.

LECTURES POUR TOUS

Le 3me numéro des Lectures pour Tous, la nouvelle Revue populaire que publie chaque mois la librairie Hachette et Cie, est en vente. Il a été accueilli avec le même enthousiasme que les précédents. Les Lectures pour Tous en effet n'offrent pas seulement, dans leurs 96 pages, illustrées de 110 gravures inédites qui leur donnent l'allure vivante d'un cinématographe, tout ce qui peut intéresser, instruire, amuser, émouvoir, elles forment aussi le livre de famille, la véritable revue du foyer domestique. En voici d'ailleurs le sommaire :

L'Âme de la France sur ses champs de bataille, par G. Larroumet ; Noël chez les grands peintres. Comment naît une ville dans le Nouveau-Monde ; Alise, roman, par J. Lermine ; A travers les sables et les glaces de l'Asie centrale. Chez les Fakirs de l'Inde : les vrais et les faux ; Fachoda. L'Angleterre et la France en Afrique ; La Gervaise, poésie de J. Normand ; Le Budget de la toilette

Mme MARIE ST-LAURENT

Pendant sept ans sous les soins de quatre médecins, mais sauvée de la mort par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Dans tout le monde, et dans toute l'histoire du monde, aucun médecin et aucun remède n'ont pu guérir et sauver la vie à un si grand nombre de femme que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont pour les femmes seulement et elles agissent directement sur les organes spécialement féminins des femmes, qui, quand elles sont en santé les rendent si attrayantes, mais quand elles sont malades, font qu'elles sont un objet de pitié. Ne voulez-vous pas encore être bien comme quand vous étiez petites filles ? Les Pilules Rouges du Dr Coderre vous rendront ainsi. Telle est l'opinion de Mme St-Laurent, qui est une dame intelligente et tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit : " La misère et le travail ont été la cause que j'ai contracté une grave maladie qui m'a fait souffrir pendant sept ans. Le beau mal me rendait martyre. Je souffrais de maux de tête, douleurs dans l'estomac, le dos, les côtés, pas d'appétit. J'étais si faible que j'avais de la misère à marcher seule, j'avais l'air d'une morte tant j'étais pâle ; quatre médecins me soignèrent, mais sans succès, j'étais tout à fait découragée, quand des amis charitables qui connaissent les Pilules Rouges du Dr Coderre me conseillèrent d'en prendre. Bénéfice ce remède, car je ne me sens plus du beau mal, je fais mon ouvrage comme si je n'avais jamais été malade et je suis bien, forte et alerte comme à l'âge de 15 ans. Je suis heureuse de vous envoyer mon témoignage, car je dois la vie aux Pilules Rouges du Dr Coderre." Mme Marie Saint-Laurent, Lac Edouard, Comté Portneuf.

Que pouvons-nous ajouter de plus après un témoignage aussi éloquent ? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent ? N'est-il pas assez prouvé qu'aucune maladie particulière aux femmes ne peut résister contre leur usage ?



MME MARIE ST-LAURENT

Les Pilules Rouges du Dr Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttes et les tracasseries inévitables dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, douleurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froideur des pieds et des mains, elles

sont d'un grand secours, prises avant et après la naissance d'un enfant ; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation.

Souffrez-vous depuis longtemps ? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Ecrivez leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au " Département Médical, Boîte 2306, Montréal," sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes, en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No 274, rue Saint-Denis, tous les jours (excepté le dimanche), de 10 heures a.m. à 5 heures p.m. N'oubliez pas : Consultations gratuites.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous tenons à vous dire que ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

des petits, par Mme C. de Broutelles ; Les Millions de Barnum ; La Revanche du colporteur, histoire pour les petits ; Les Services que peut rendre un éléphant domestique.

Le No. 50 centimes.—Abonnement. Un an : Paris, 6 fr. ; Départements, 7 fr. ; Étranger, 9 fr.

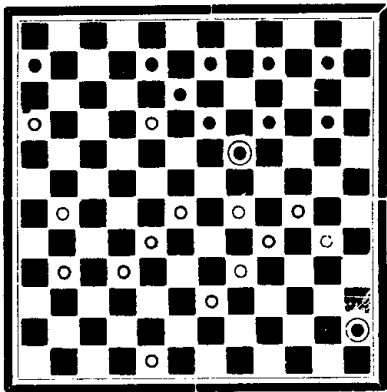
PAUVRE ENFANT

Il a la coqueluche ça nous fait mal de le voir souffrir aussi horriblement. Donnez-lui donc vite une dose de Baume Rhumal ça le soulagera de suite.

LES DAMES

PROBLÈME No 227

Composé par M. L. Paradis, Montréal  
Noirs—11 pièces



Blancs—14 pièces

Solution du problème No 226

Blancs		Noirs	
51	45	38	51
50	45	51	38
52	46	41	39
40	34	06	69
34	43	30	41
56	49	69	56
49	62	gagnent	

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

RECOMMANDE

A la suite de maladies graves. Dans les maladies dues à l'impureté du sang. Dans les maladies de la peau. Dans le dérangement des organes internes. Aux convalescents et aux personnes faibles.

Demandez nos circulaires et certificats.

LA CIE MEDICALE DE VALLEYFIELD  
BUREAU DE MONTREAL, 44 BANQUE DU PEUPLE

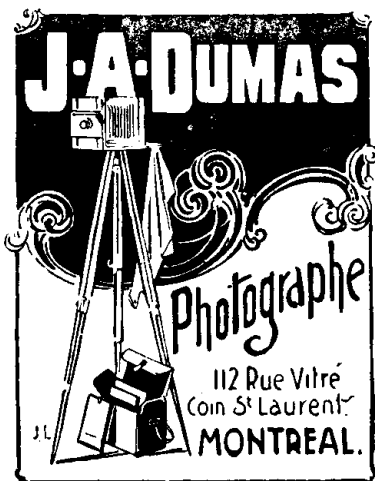
SUCCES ASSURE

Le Baume Rhumal soulage et guérit la consommation.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à l'Agence de l'École Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.



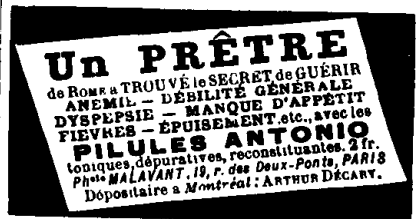
Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.  
FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.  
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.



ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 16, rue Soufflot, Paris, France.



**HOMMES FAIBLES**



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port  
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**  
Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B. K. McGale, 2123 Notre-Dame; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis,  
**MONTREAL.**

**PATENTES**

**OBTENUES PROMPTEMENT**

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.  
Bureaux: Edifice New York Life, Montréal.  
et Atlantic Bldg., Washington, D. C.



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

**ADRES SAUVAGE**  
Photographes  
No 360 RUE ST DENIS  
TEL. BELL 7283 MONTREAL  
MARCHAND 843 P.Q.

50 YEARS' EXPERIENCE

**PATENTS**

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

**Scientific American.**

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers  
**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.  
Dépôt général pour la Puissance:

**L. A. BERNARD.**

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



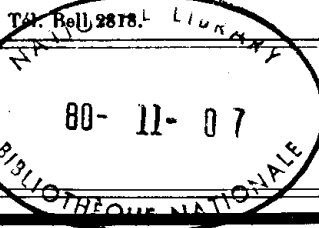
Fausse dents  
**SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.



40147



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)**

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

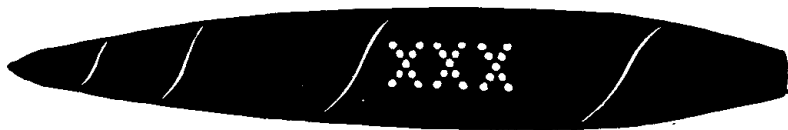
**Vêtements pour hommes**

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

**GENEREUX & Cie,**

No 227, rue St-Laurent.

**LE CAPITOL**



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

**U. PERREault**

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Repliage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.  
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.  
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113



**LE SEUL**

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

**LA SAISON**

60, Rue de Lille, Paris.  
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

**Fourrures de toutes sortes**

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.**

35 ans d'expérience

**ARMAND DOIN**

1584 Notre-Dame

**"La Presse"**

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**65,635**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

... FONDE EN 1826 ...

**LA MINERVE**

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal \$4.00 par an  
Hors Montréal 3.00 par an

**Le Monde Canadien**

La grande revue hebdomadaire

**DOUZE PAGES, GRAND FORMAT**

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An . . . \$1.00 Six mois . 50c.

Voir notre liste de primes publiée toutes les semaines dans le **MONDE CANADIEN.**

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL,

Téléphone Bell: Main 613